

tée à souper au *Petit-Castel* où elle couchera et où nous passerons bucoliquement ensemble la journée de demain, sous les grands arbres, au bord de l'eau... Tu comprends à merveille que la présence de cette bonne dame dans ma maison, en ma compagnie, crée à mon profit le plus indiscutable de tous les *alibis*... Si par hasard il arrive un accident au fils, comment veux-tu que la mère puisse me soupçonner d'être pour quelque chose dans cet accident ?

—Le moindre bruit peut lui donner l'éveil...

—Il n'y aura pas de bruit, tu le sais comme moi. D'ailleurs mes précautions seront prises et bien prises... J'agis au mieux de nos intérêts, garde-toi d'en douter...

—Parbleu ! je sais que tu es habile, mais ton audace parfois m'effraye... Tu n'as pas autre chose à me dire ?

—Pas autre chose, sinon qu'Angèle devra tantôt nous précéder au *Petit-Castel*, comme elle l'a fait le jour du bouquiniste Antoine Fauvel, et veiller aux apprêts du souper fin. Je lui donnerai d'ailleurs mes instructions avant son départ.

Angèle reçut les instructions de Jacques et se tint prête à partir dans l'après-midi.

L'heure de la consultation du docteur Thompson arriva et la foule afflua dans le salon d'attente.

Marthe, avant de reprendre son poste de caissière, avait adressé à Jacques son sourire habituel.

A six heures et demie, le docteur déclara la consultation terminée et remit au surlendemain les clients qui ne pouvaient passer ce jour-là.

L'orpheline lui rendit ses comptes.

Elle paraissait avoir oublié l'entretien de la veille. Son visage semblait même plus joyeux que de coutume, mais cette gaieté factice ne pouvait abuser le regard expérimenté de Jacques.

—En affirmant que son cœur est libre elle me trompe... se disait-il. Qui donc aime-t-elle ?... Ah ! je le saurai ! il faudra bien que je le sache, et je plains mon rival !... Il ne sera pas obstacle longtemps sur ma route !...

Jacques chassa ses pensées noires, rasséréna son front assombri et prévint l'orpheline qu'il était obligé de s'absenter, qu'il la laisserait dîner seule et qu'il ne reviendrait que le lendemain dans l'après-midi.

—N'oubliez pas, ma chère Marthe, ajouta-t-il, que ma première soirée musicale aura lieu lundi, et que c'est vous qui ferez avec moi les honneurs des salons de l'hôtel à mes invités...

—Je m'acquitterai de mon mieux d'une tâche dont j'ai si peu l'habitude, répondit la jeune fille, mais il se présente une question très embarrassante pour moi.

—Laquelle, chère enfant ?

—Comment m'habiller ? Je suis encore en grand deuil de ma mère...

—Certes, je ne vous demanderai point de quitter vos vêtements de deuil, mais il ne s'agit point d'un bal. Ayez une robe noire d'une coupe un peu moins simple, et laissant deviner, sous les transparences de la dentelle, le haut de vos épaules... Avec un nœud de rubans dans vos beaux cheveux blonds, ce sera d'une correction parfaite et d'un charme infini. Je ne vous recommande pas d'être gracieuse, vous êtes la grâce elle-même, mais je vous recommande l'assurance... Point d'embarras ni d'intempestive timidité... Songez que vous jouez dès à présent le rôle de maîtresse de cette maison, rôle qui deviendra pour vous un jour une réalité.

A ces mots Marthe tressaillit et devint successivement très pâle et très rose.

Au bout de quelques secondes elle réassissait à dominer son émotion ; cependant, elle murmura :

—Docteur, vous m'avez dit que vous m'aimiez...

—Et je vous le répète, Marthe. Je vous aime de toutes les forces de mon âme... Je vous aime autant qu'on puisse aimer...

—Eh bien ! prouvez-le moi.

—Comment ?

—En me faisant la promesse de ne plus me parler de votre amour jusqu'au moment où j'aurai quitté le deuil de ma mère.

—Presque une année ! s'écria Jacques, presque une année à imposer silence à mon cœur !

—Je vous en serai si profondément reconnaissante ! Oh ! ne me refusez pas ! Je vous le demande au nom de celle dont vous avez reçu le dernier soupir... Au nom même de l'affection que vous ressentez pour moi !

La voix de Marthe, quoique empreinte de tristesse et en quelque sorte mouillée de larmes, était douce et caressante.

Jacques éprouvait une sorte d'ivresse en écoutant parler la jeune fille.

Son cœur battait dans sa poitrine à grands coups irréguliers.

—Et au bout de cette année, demanda-t-il, vous ne m'imposerez plus silence quand je voudrai vous parler de mon amour ?

—Je ne vous imposerai plus silence...

—Et vous me répondrez : *Moi aussi je vous aime*.

—Dieu seul connaît le secret de l'avenir... murmura l'orpheline, l'avenir est à Dieu...

—Mais vous me laissez l'espérance ?

—Je n'ai pas le droit de vous la refuser...

Et avec un sourire Marthe tendit sa main à Jacques.

Le misérable prit cette main charmante et la pressa contre ses lèvres avec un élan de passion qui fit courir un frisson sur la chair de l'orpheline.

—Soit ! dit-il ensuite. Je cède... je cède, quoiqu'un an soit un siècle, mais je ne puis rien vous refuser... D'ailleurs vous me laissez l'espérance, et je vous aime si fort que vous finirez par avoir pitié et par abréger mon martyre... Non... non... ne me répondez pas... je veux garder mon illusion... je veux caresser mon rêve...

Et le docteur quitta la jeune fille.

Marthe avait longuement réfléchi depuis la veille, et les quelques mots qu'elle venait de répondre au pseudo-Thompson étaient le résultat de ses réflexions.

—Il faut à tout prix gagner du temps, s'était-elle dit. — Je m'abriterai derrière mon chagrin filial, derrière le deuil si récent que je porte... Je demanderai un an. D'ici là, si l'amour du docteur existe encore, bien des choses seront sans doute modifiées dans ma vie... J'aurai peut-être revu Paul...

La ruse innocente de l'orpheline venait d'obtenir un succès momentané, puisque Jacques Lagarde avait paru se soumettre sans murmurer trop.

Après l'échange de quelques dernières paroles avec Pascal Saunier, il était sorti de l'hôtel et, prenant une voiture, s'était fait conduire, au chemin de fer de Vincennes.

Se trouvant en avance, il entra dans un café où il attendit patiemment l'heure du rendez-vous donné par lui à Mme Labarre.

René Labarre, après avoir passé une partie de la journée à faire ses achats et ses préparatifs de départ était venu dîner avec sa mère.

Il ne portait plus la soutane de séminariste, mais un complet de drap bleu bien coupé qui mettait en valeur l'élégance de sa taille un peu frêle, et faisait ressortir la distinction de toute sa personne.

Malgré la pâleur anémique de son visage et la décoloration presque complète de ses lèvres, il était charmant, et nombre de femmes n'auraient pas mieux demandé que de le lui dire.

A sept heures et demie, la servante de Mme Labarre alla chercher un fiacre.

Le concierge l'aïda à installer sur l'impériale une valise et un sac de nuit, et un instant après la mère et le fils se dirigeaient vers la gare d'Orléans.

Le train par lequel devait s'éloigner René partait à huit heures quarante-cinq minutes.

Les guichets n'étaient point ouverts encore.

Le jeune homme offrit son bras à sa mère, et tous deux se promèneront à pas lents dans la salle d'attente, en causant à demi-voix.